Chapitre 1 : Le feu sous la cendre

Par BlueEcho

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Chapitre 1 : Le Feu sous la Cendre

1942, aux abords d'un village dans le Haut-Rhin.

Le souffle chaud de mes deux chevaux de trait forme de petits nuages de vapeur dans la fraîcheur poisseuse du matin. Assise sur le banc de bois dur du char à foin, mes doigts engourdis par le froid resserrent les rênes de cuir. L'aube se lève à peine sur les collines alsaciennes, teintant le ciel d'un violet de deuil.

Avant de quitter la grange familiale, j'avais pris soin de vérifier une dernière fois le camouflage. Sous au moins un mètre de foin compacté et odorant, au plus profond de la structure en bois du chariot, reposent deux fusils Lebel soigneusement graissés, trois boîtes de munitions et une poignée de lettres codées dissimulées dans un pot de saindoux usagé. Chaque brin de paille replacé était un pari avec la mort. Si la patrouille découvre ce chargement, ce ne sera pas seulement mon arrestation : c'est toute notre maison qu'ils brûleront, et ma mère qu'ils emmèneront.

Mon cœur bat la mesure contre mes côtes, un martèlement sourd et régulier. Depuis deux ans, la guerre et l'Annexion ont balayé l'insouciance de mon adolescence. Le paysage lui-même semble avoir changé de visage : les plaques de rues écrites en allemand, les drapeaux à la croix gammée qui flottent sur la mairie, le français désormais interdit sous peine d'amende ou de prison... Et puis il y a l'absence. Mes frères aînés et mes cousins ont dû fuir un soir de brume, traversant la montagne au péril de leur vie vers la Suisse pour échapper à l'incorporation de force dans l'armée allemande. Je revois encore les adieux à la sauvette dans la pénombre de la grange, les embrassades étouffées, les sanglots ravalés de ma mère. Mais moi, j'ai refusé de partir. J'ai choisi de rester.

De me battre ici, pied à pied, sur ma terre.

Au détour du chemin de terre, l'illusion du calme se brise. La barrière de contrôle de la Wehrmacht se dresse en travers de la route. Un poste de garde de fortune fait de madriers et de sacs de sable, surmonté du drapeau de l'occupant. Deux soldats en uniforme gris-vert, le

fusil Mauser en bandoulière, s'avancent. L'un d'eux lève une main autoritaire pour m'ordonner de m'arrêter.

Je retiens une profonde inspiration, ralentis l'attelage avec une maîtrise feinte. Je lisse un pli de ma lourde jupe de laine sombre et vérifie que mon foulard de coton dissimule l'essentiel de ma crinière blonde. Je n'en laisse échapper que quelques mèches dorées le long de mon cou, un détail savamment calculé. À vingt-et-un ans, ma petite taille et mes taches de rousseur me donnent un air inoffensif, presque fragile, la grâce naïve d'une fille du vignoble. L'innocence est ma plus redoutable arme de dissimulation. Personne n'imagine qu'une jeune fille au visage si doux puisse transporter de quoi armer un maquis.

Je redresse légèrement le buste pour mettre en valeur mon corsage ajusté en toile bise, et compose un sourire radieux, un brin timide.

— Guten Morgen, Messieurs, dis-je d'une voix cristalline, en forçant mon accent alsacien pour paraître encore plus provinciale.

L'un des soldats, un jeune caporal au visage tiré par la fatigue et le froid, s'approche du flanc du char. Ses bottes craquent sur le gravier humide. Son regard glisse sur mon visage, s'attarde sur mes yeux clairs, dérive sur le galbe de mon corsage, avant de revenir à mon sourire ingénu. Le charme opère. La rigidité militaire de sa posture s'efface.

— Vous allez où de si bonne heure avec tout ce foin, Mademoiselle ? demande-t-il en allemand, d'un ton qui se veut sévère mais où perce une pointe d'amusement.

— À la ferme des hauts, pour le bétail de mon oncle, réponds-je sans ciller, en inclinant la tête. Le pauvre homme a le dos bloqué et les génisses n'attendent pas. Si vous devez sonder tout le char avec vos piques, nous en avons pour la matinée et les bêtes vont hurler de faim... Mais si vous êtes galants, je vous réserverai peut-être deux belles pommes rouges à mon retour du marché.

Le soldat esquisse un rire discret. Il jette un coup d'œil à l'arrière du chargement. Pendant une seconde qui me paraît durer un siècle, sa main frôle la poignée de sa baïonnette. Mon sang se glace. Je maintiens mon sourire, figée de terreur à l'intérieur. Finalement, il renonce à fouiller la paille et fait un signe à son camarade pour lever la barrière.

— Circulez, Fräulein. Et gardez vos pommes pour votre oncle.

— Vielen Dank, Messieurs. Bon courage pour votre journée.

Dès que le tournant du chemin masque le poste de contrôle, mon sourire s'évapore. Mes épaules s'effondrent. Mes doigts, crispés jusqu'au sang sur le cuir des rênes, se détendent dans un tremblement incontrôlable. Une sueur froide coule entre mes omoplates. Un jour de plus. Une livraison de plus réussie.

Mais dans la clandestinité, la chance est une ressource qui s'épuise vite.

Pendant les trois semaines qui suivent, cette adrénaline glacée devient mon quotidien. Le réseau demande toujours plus de relais, l'étau se resserre sur l'Alsace, et la fatigue creuse mes traits. Chaque bruit de botte sur les pavés, chaque regard d'un soldat en permission me noue l'estomac. Je sais que je joue avec le feu. Et le feu finit toujours par brûler.

Une nuit de novembre glaciale s'abat sur la ville. Je suis tapie dans l'ombre poisseuse d'une ruelle sombre, en contrebas de la gare de marchandises. Le sol en pavés glisse sous mes semelles. Mes mains, dissimulées dans les poches de mon manteau de drap sombre, serrent une petite enveloppe contenant la liste codée des nouvelles fiches de renseignements. J'attends mon contact, un cheminot du réseau.

Le vent siffle entre les wagons immobiles. La vapeur blanche des locomotives à l'arrêt stagne dans l'air froid, créant une brume spectrale. Un grincement strident de métal déchire la nuit, suivi du choc lourd de deux bogies. Puis, un cri d'effroi étouffé.

À moins de vingt mètres de moi, une silhouette humaine bascule d'un wagon de marchandises en marche. Un jeune homme s'étale de tout son long sur les pavés. Dans sa chute, son sac roule avec un fracas métallique.

Des coups de sifflet stridents déchirent l'air. Deux patrouilleurs allemands de la surveillance ferroviaire surgissent de derrière une pile de traverses. Leurs lanternes balayent les ténèbres, leurs bottes martèlent le sol.

— Halt ! Halt da ! hurlent-ils.

Le jeune homme, blessé à la cheville, tente péniblement de ramper. L'un des soldats le rattrape, la baïonnette au canon, le visage déformé par la rage. Il lève la crosse de son arme pour lui fracasser le crâne.

Tais-toi. Ne bouge pas. Laisse-le, hurle une voix terrifiée au fond de moi. C'est la règle. Sauve les documents. Sauve ta peau.

Mais mes pieds refusent d'obéir à la lâcheté. Voir un homme désarmé sur le point d'être exécuté sous mes yeux déclenche une étincelle incontrôlable. Ma stature est peut-être petite, mais mon refus de l'injustice est immense.

Guidée par un instinct pur, j'empoigne une lourde bouteille de vin vide abandonnée dans une caisse, et la projette de toutes mes forces contre le mur en pierre opposé. Le verre vole en éclats, résonnant comme une détonation dans la ruelle étroite.

— Par ici ! Ils sont là ! je m'écrie en allemand d'une voix puissante pour capter toute leur attention.

L'effet est immédiat. Les deux gardes font volte-face, leurs faisceaux de lumière aveuglants quittant le malheureux pour venir fouiller mon renfoncement. Profitant de cette seconde inespérée, le jeune homme se glisse sous l'essieu d'un wagon lourd et disparaît dans l'obscurité des voies. Il est libre.

Mais le piège vient de se refermer sur moi. Les cônes de lumière me frappent de plein fouet, découpant ma silhouette contre la brique. Ma crinière blonde brille sous le faisceau mortel. Des pas précipités fondent sur moi.

— Hände hoch ! Nicht bewegen !

Une main de fer s'agrippe à mon col et me projette contre la paroi de pierre. L'impact me coupe le souffle. Un second soldat me broie le bras dans le dos, m'arrachant un gémissement. Le froid glacé des menottes se referme avec un déclic sec sur mes poignets graciles.

On me retourne sans ménagement. La lumière de la torche m'éblouit. Je ferme les yeux une fraction de seconde sous la brûlure de la lampe, puis, surmontant la panique qui menace de m'engloutir, je rouvre les yeux et relève fièrement le menton face à mes bourreaux.

Mon cœur bat comme un tambour fou, la peur me tord les entrailles, mais dans le noir de cette ruelle, face aux armes pointées sur moi, je sais que je viens de sauver une vie.

[...]

On me pousse à l'arrière d'un camion militaire à la bâche tannée par la pluie. La porte métallique claque, plongeant l'habitacle dans un noir total. Le moteur rugit. Mes poignets, piégés dans les maillons d'acier, me brûlent à chaque virage. Le métal mord ma peau fine. Mais ce n'est pas la douleur physique qui m'étouffe : c'est l'incertitude. Ont-ils trouvé la pochette avec les lettres codées ?

Je ferme les yeux. Dans ma tête, je passe en revue chaque nom de notre réseau, le passeur de la frontière, ma mère... Je me martèle ma version des faits jusqu'à ce qu'elle devienne ma seule réalité : Je n'étais là que par hasard. Je rentrais d'un rendez-vous galant. Je ne connais personne.

Le véhicule marque un arrêt. Des ordres rauques fusent en allemand. La porte arrière s'ouvre sur la lumière blafarde des projecteurs de la cour de la Gestapo. Des mains rugueuses m'arrachent du camion et me traînent sur les dalles humides.

L'imposant bâtiment aux pierres sombres se dresse face à moi comme une mâchoire prête à me broyer.

On me pousse le long d'un couloir étroit aux murs suintants. Nos pas résonnent avec une régularité effrayante. L'air y est lourd, saturé d'une odeur d'eau croupie, de tabac froid et d'une pointe cuivrée qui me soulève le cœur. C'est l'odeur du sang et de la peur.

Une lourde porte en chêne blindé s'ouvre. On me jette à l'intérieur d'une pièce exiguë. Le verrou tourne avec un déclic définitif.

La salle d'interrogatoire est spartiate : une table en bois vermoulu, deux chaises bancales et une ampoule nue suspendue à un fil qui oscille lentement, projetant des ombres étirées sur les murs décrépis.

Je m'assois péniblement, calant mon dos voûté par la fatigue. Les minutes s'étirent. L'attente fait partie de leur stratégie : laisser la terreur faire son œuvre avant le premier mot. Je serre les dents, mes doigts enchaînés luttant contre les tremblements. Je redresse mes épaules. Je refuse de leur offrir le spectacle d'une femme brisée.

La porte s'ouvre à nouveau. Un homme entre d'un pas lent, presque feutré.

Il porte un costume sombre parfaitement coupé. Aucune brutalité dans son attitude, bien au

contraire : il s'assoit avec la délicatesse d'un invité de marque, retire ses lunettes à monture métallique et commence à en essuyer les verres avec un mouchoir immaculé. Ce calme absolu le rend terrifiant. Ses yeux gris clair, d'une douceur trompeuse, me fixent avec une curiosité clinique. Il pose sur la table un épais dossier cartonné marqué de l'aigle nazi à l'encre rouge.

— Fräulein Sophie, dit-il d'une voix posée, presque courtoise, mais chargée de venin. Vous avez fait preuve d'un entêtement remarquable pour une simple fille de la campagne.

Il s'avance légèrement dans la lumière blafarde. Ses yeux balayent mon visage, s'arrêtent sur ma joue écorchée, puis sur ma chevelure défaite.

— Regardez-vous, poursuit-il en replaçant ses lunettes sur son nez. Une si jolie jeune femme... Vous auriez pu avoir une vie paisible, trouver un bon mari, fonder un foyer. Et pourtant, vous voilà dans les caves de la police du Reich, couverte de poussière. Tout cela pour des illusions de liberté ?

Je garde le silence, fixant la tache d'encre au centre de la table, le menton levé.

— Vos complices ne viendront pas, Fräulein, reprend-il, sa voix se faisant à peine plus tranchante. Nous savons tout. Les fusils dans le foin le mois dernier. Les lettres codées. Et nous savons que vos frères ont fui vers la Suisse.

Une décharge électrique me traverse, mais mon visage demeure un masque d'impassibilité. Il cherche une brèche. Une larme, un aveu.

— Je ne connais personne, dis-je d'une voix enrouée mais ferme. Et je n'ai rien à vous dire.

L'officier esquisse un sourire glacial, dénué de toute joie. Il ouvre lentement le dossier et feuillette des pages tapées à la machine.

— Je n'attendais pas moins de vous. Mais votre petite mascarade s'arrête ce soir. Vous pensiez n'être qu'un petit rouage ? Le Reich ne tolère aucun sabotage. Votre cas a été tranché en haut lieu.

Il marque une pause calculée, savourant le pouvoir qu'il détient.

— Vous êtes déclarée indésirable et dangereuse pour la sécurité. Votre transfert pour le camp de Schirmeck est ordonné pour demain matin à l'aube. Et de là... vous rejoindrez un convoi pénitentiaire à destination de l'Est.

L'Est.

Le mot tombe dans le silence moite de la pièce comme une lame de guillotine.

Un frisson d'une violence inouïe me glace jusqu'aux os. Dans nos réseaux clandestins, ces trois lettres murmuraient la promesse de l'enfer. La déportation sans retour, les camps dont personne ne revenait jamais. Le sol semble se dérober sous mes pieds. L'air manque dans mes poumons. Je revois le visage de ma mère, la verdure de mes montagnes que je ne reverrai peut-être plus jamais. La terreur tente de m'ordonner de supplier, de pleurer.

Mais au plus profond de mon être, l'étincelle indomptable qui m'a poussée à jeter cette bouteille dans la ruelle se cabre avec fureur.

Je prends une profonde inspiration. Malgré la douleur de mes poignets enchaînés, le goût de sang dans ma bouche, je redresse brutalement le buste. Je croise son regard et, contre toute attente, mes lèvres meurtries s'étirent en un sourire provocateur.

— Alors... à l'Est, j'irai, murmure-je d'une voix tranchante comme de l'acier. Mais comptez sur moi pour y semer le chaos jusqu'à mon dernier souffle.

Un silence pesant s'installe. Je m'attends à ce qu'il hurle, à ce qu'il me frappe. Mais son visage reste de marbre. Seul un tic presque imperceptible à la mâchoire trahit sa fureur d'avoir été bravé. Il ferme le dossier avec une lenteur exaspérante, esquissant un rictus dénué d'humanité.

— Nous verrons si votre insolence résiste au froid, murmure-t-il sans élever la voix.

Il se tourne vers les gardes restés sur le pas de la porte et, d'un geste élégant de la main, scelle mon destin.

— Emmenez-la. En cellule d'isolement jusqu'au départ du convoi.

Des mains de fer m'agrippent et me hissent sur mes pieds. Mes jambes chancellent sous le poids de la fatigue et de l'adrénaline qui retombe, mais je refuse de fléchir. Je garde la tête

haute tandis qu'on m'arrache brusquement à la pièce.

Alors que les portes se referment derrière moi sur les ténèbres du couloir, je sais que le premier chapitre de ma vie s'achève ici. L'innocence est morte. La lutte, elle, ne fait que commencer.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés